

Le surgé Lévy

Jeudi 18 décembre 1958

C'est jour de sortie. Les potaches peuvent sortir librement après-déjeuner. Il leur faut retirer la carte de sortie qui porte leur photo et l'autorisation des parents. C'est habituellement un pion qui dans la loge du concierge nous remet ces cartes qui se trouvent rangées par ordre alphabétique dans un boîtier. Si la carte n'est pas dans le boîtier c'est qu'elle a été retirée et donc que son titulaire est collé ! Très souvent, se tient près du pion un surveillant général pour officialiser l'instant et éviter toute contestation. C'est aussi une façon de s'assurer que les élèves permissionnaires sont correctement habillés. N'oublions pas qu'ils représenteront à l'extérieur le lycée Lamoricière d'Oran ! Presqu'une institution qui a donné à la France de grands hommes...le mathématicien Gaston Julia, président de l'Académie des Sciences, le couturier Yves Mathieu St Laurent, quelques éminents professeurs du Collège de France ou de Sorbonne, des historiens de renom, quelques sommités médicales, ...à un degré moindre, quelques journalistes bien connus comme notre ami Robert Piétri ou Jean-Pierre Elkabbache, ce dernier toujours en activité !...

La cravate est obligatoire même si nous portons un pull à col montant ou une écharpe nous devons sortir cravatés ! Je dis bien sortir car sitôt la grille d'honneur franchie, les cravates reviendront discrètement par la cour Martin habiller quelqu'un d'autre ! Gare à celui qui ayant tenté de tricher se ferait prendre à ce petit jeu !... M. Lévy, le surveillant général, est un petit bonhomme qui porte des lunettes rondes et qui a toujours une cigarette allumée au bout de son fume-cigare plaqué or. Cet homme pas très grand parle peu et rit encore moins.

C'est lui qui est de service et qui douane ce jour-là, sachant probablement que le surveillant en poste aura beaucoup de mal à interdire la sortie à quelques grands élèves, son premier souci est de stopper les consignés dont il garde en main la liste. Après avoir abaissé quelques cols de pull pour s'assurer que les cravates n'ont pas été oubliées, il nous regarde partir avec un petit sourire narquois, qui pourrait se résumer par

-Vous pouvez sortir, jeunes gens, soyez sans crainte, mais attention au retour je serai là !

Ces paroles parfaitement entendues signifiaient que nous n'avions pas le droit de rapporter des victuailles et bouteilles d'alcool de l'extérieur pour se préparer à fêter notre prochain départ en vacances.

Les veilles de fêtes effectivement nous avions l'habitude d'acheter en ville quelques jours avant de quoi ripailler au dortoir la dernière nuit passée ensemble. Chacun se devait d'apporter qui un poulet rôti, qui un saucisson, du jambon, des pâtés en croûte, du saumon fumé, des boîtes de pâté, des boîtes de thon, de la moutarde Picalilly aux variantes épicées, des pâtisseries et bien sûr moult bouteilles d'alcool (vins et spiritueux). Les potaches musiciens proposaient de porter un tourne disques et une ou deux guitares pour les aficionados très nombreux à cette époque ...

En ce qui me concerne, j'ai déjà rempli mon casier les jours précédents de deux bonnes bouteilles de vin de Mascara qui sont ma participation. L'oncle Marcel, mon correspondant, mis dans la confiance, est venu expressément me les remettre en toute sécurité pendant l'heure du parloir ce qui m'a bien fait rire car apercevant un surveillant général qui croisait au large, l'oncle s'écrie bien distinctement me remettant le volumineux paquet

- Et surtout, ne sors pas sans cette gabardine, tu pourrais prendre froid !

Aussi ce jour-là, il y a foule dans la loge de notre brave concierge François Ivanès, chacun portant comme par hasard son sac de sport vide !... Moi aussi je porte le mien mais pas pour les mêmes raisons. Il y a déjà quelques temps qu'avec mon ami Louis Verlinde et le ténébreux Chériti nous nous exerçons pendant les récréations à marcher sur les mains ou à faire des abdos, convaincus qu'un corps davantage musclé pourrait avantageusement au printemps

nous permettre d'aborder les jeunes oranaises *légères et court vêtues* qui arpentent régulièrement la rue d'Arzew le dimanche après-midi !

D'où l'idée de compléter notre formation sportive en se procurant une paire d'haltères et des extenseurs que l'on utilisera au dortoir avant de nous coucher.

Sorti ce matin, ma cravate autour du cou et mon sac de gym sur l'épaule, je franchis sans problème la « douane du père Lévy » et en fin d'après-midi, je reviens avec des haltères que j'ai achetées chez Constantini le spécialiste des sports à Oran où l'on trouve comme chacun sait le bon matériel ! Petites, de forme hexagonale en fonte bleue avec un manche en bois clair et surtout peu encombrantes, ces haltères que j'ai conservées pratiquement neuves. Le marchand les a enroulées dans des journaux et glissées dans mon sac de gym. A 17h, lorsque je me présente à la conciergerie pour y déposer ma carte de sortie, Lévi nous attend de pied ferme très calmement. Voyant les nombreuses bouteilles qui traînent dans un coin de la pièce j'ai compris que plusieurs d'entre nous avaient été délestés de leurs marchandises clandestines. *La douane* avait bien fonctionné ! Me voyant débarquer avec le sac plein et lourd sur le dos, notre surgé sourit pensant qu'il vient de faire une nouvelle prise. Retirant sa cigarette et jouissant déjà du résultat escompté, il me demande

-Que portes-tu dans ton sac ? Ouvre-le !

-des haltères !

Quoi ?

des haltères pour me muscler les bras !

Croyant ne pas avoir bien compris, Lévy me demande de vider mon sac. Je sors délicatement le premier paquet que je lui tends. Il accuse le coup sous le poids et croit qu'il tient là une bonne bouteille. Ses doigts se dépêchent de retirer les journaux et à la vue de l'haltère notre homme reste muet !

- Voyons l'autre paquet dit-il ? Même empressement et même résultat.

Très mécontent d'avoir été roulé dans la farine, Lévy jure entre ses dents et fortement courroucé me congédie sans façons !...Tel est pris qui croyait prendre.

Je me dépêche de regagner les rangs pour monter à l'étude du soir qui dure deux heures !

En montant le grand escalier j'aperçois mon ami Gepeto (surnom qu'on lui a donné depuis que...) qui m'apprend une bonne nouvelle : les filles portugaises qui logent dans un immeuble à moitié détruit sur la falaise en face de notre lycée et avec qui il prétend entretenir tous les soirs des conversations par signes, ont accepté de se rendre au rendez-vous que notre ami leur a donné ce soir à 17h30 au niveau du portail de la cour Lavergne qui donne sur la rue de la Vieille Mosquée! Je n'y crois pas beaucoup, mais Gepeto a l'air très sérieux.

- Tu n'as qu'à me suivre lorsque je demanderai à sortir et tu verras bien !

L'étude ce soir-là est surveillée par Ruiz un pion bien sympathique qui contrairement à certains autres nous fiche une paix royale vu qu'il prépare des examens pour entrer dans une grande école nous a-t-on dit.

Nous nous installons comme chaque soir à nos places respectives et chacun s'empare de son énorme Gaffiot pour traduire la version latine qui l'occupera bien au moins deux heures sans discontinuer.

Nous ne sommes assis que depuis vingt minutes quand notre ami Gepeto demande au pion la permission d'aller aux toilettes. La permission est naturellement accordée par le paisible Ruiz qui n'éprouve même pas le besoin de lever la tête pour s'assurer de l'identité du demandeur.

Gepeto me lance en sortant un regard malicieux et interrogateur et m'explique par signes de venir le rejoindre 5 minutes plus tard.

Cinq minutes se sont écoulées quand à mon tour je me lève demander l'autorisation de sortir. Permission aussitôt accordée. Je descends quatre à quatre les escaliers pour me rendre au rez-

de-chaussée, traverse les WC qui se trouvent en bordure de la cour Pachetière et dont le chuintement continu de l'eau en trouble le calme à cette heure. J'en profite pour ajuster ma tenue et me donner un coup de peigne...avant de traverser la galerie pour me rendre dans une autre cour, la cour Lavergne celle où devrait se trouver mon ami Gepeto et la gent féminine !.. J'ai pourtant une petite appréhension. Je dois traverser une galerie dont la largeur ne doit pas faire plus de 5 mètres mais cette galerie passe devant la surveillance générale située 50 mètres plus haut. Il est vrai qu'à cette heure il y a peu de mouvement dans le lycée mais on ne sait jamais ! J'attends donc encore quelques minutes que l'obscurité grandissante puisse mieux dissimuler mon passage. Je dois faire vite, très vite au cas où sortirait de la surveillance quelqu'un. J'ai tout le temps d'observer l'intérieur des WC sombre et humide où des générations d'élèves qui nous ont précédés ont sculpté patiemment des phrases qui m'ont toujours fait sourire et que je vous prie de me pardonner d'avoir à écrire :

C'est ici que tombent en ruines les délices de la cuisine ou Chie dur, chie mou, mais chie dans le trou !..

A ces grossièretés s'ajoutent des dessins obscènes très suggestifs que chacun peut voir sur les murs ou les portes des latrines et qui curieusement échappent aux équipes de nettoyage pourtant fréquentes dans notre établissement qui se veut être un modèle du genre...

Juste au moment de me lancer, j'entends du bruit et préfère retourner en arrière gagner mon refuge. Il ne faudrait pas se faire attraper ! *Sachons attendre le moment propice qui ne saurait tarder.* C'est là que bercé par le susurrement des eaux qui s'écoulent le long des murs noirs goudronnés qui sentent fort le crésil ou la javel je me prends à réfléchir au devenir de l'humanité : *Où va l'Homme ?* C'est ce qu'on peut voir sculpté au couteau sur une des portes. Cette phrase entendue encore prononcée ce matin par notre prof. de philo M. Vié le Sage me poursuit décidément !.

Seules quelques bergeronnettes peu pressées de regagner leurs pénates agitent énergiquement leurs queues blanches et lancent des cris saccadés de crécelle en arpentant en tous sens la grande cour déserte à cette heure. Il fait déjà presque nuit.

Un, deux, trois, je me lance hors de ma cachette et au même moment du coin de l'œil j'aperçois une ombre qui sort de la surveillance générale. J'ai atteint le passage qui mène à la cour et où quotidiennement à 16h le brave agent de service Raoul nous distribue l'éternelle tablette de chocolat Meunier et les deux bouts de pain plus très frais. Là où je suis je ne risque plus rien mais si cette ombre m'a aperçu, le danger est grand ! Je ne peux plus retourner en arrière et si je pénètre dans la cour c'est une voie sans issue. Je suis pris comme un rat. Voulant en avoir le cœur net, je me couche sur le sol lisse et carrelé de petite mosaïque et glisse un œil en direction de la surveillance. Pas de doute possible, l'ombre humaine m'a aperçu et se dirige droit dans ma direction ! Tout me laisse penser qu'il s'agit de M.Lévi. Je ne veux pas le croire et pourtant, de service ce jour-là, il est normal qu'il ait voulu sortir de son poste pour une ronde habituelle...Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire, quand M. Lévi se détourne vers les WC pour y satisfaire un besoin bien naturel.

Je me dis alors ! *Une chance, il ne m'a pas vu !* J'attends encore un moment qui m'a paru très long quand je revois notre homme sortir, s'essuyer les mains avec un mouchoir blanc et allumer une cigarette. Je me dis *s'il s'en retourne vers la surveillance je suis sauvé, sinon*

La cigarette au bec qui lui éclaire bien le visage après une aspiration me prouve que c'est bien Lévi qui d'un pas ferme se dirige maintenant droit dans ma direction. Fichtre je suis perdu !

Il ne me reste plus qu'à foncer dans la cour et me cacher derrière le tronc d'un de ces énormes ficus qui l'assombrissent. Mais même là, on finira par me découvrir. Aussi descendant les quelques marches du double escalier qui y mène, j'aperçois sur la droite la petite fontaine émaillée fixée au mur et qui nous sert à se laver les mains dans la journée. C'est de ces marches que le brave appariteur, M. Lacoste , chaque année annonce les résultats du

baccalauréat par série. Je ne peux m'empêcher de penser sans sourire qu'un jour il annonça très sérieusement *série B : néant. Je rappelle que néant n'est pas un nom !*

Entendant des bruits de pas qui se rapprochent, je me sens pris au piège ! Je suis perdu ! Que puis-je faire ? On ne saura jamais ce qui se passe dans un jeune esprit tourmenté à ce moment précis ! Mille images défilent et autant de solutions toutes aussitôt abandonnées !...

Une idée me vient, horrible pour moi plutôt timide, la dernière tentative, celle du désespoir. Je décide de me dévêtir entièrement et je m'installe sur la fontaine dos au mur les jambes suspendues ! Ainsi perché j'arrive péniblement à ouvrir le robinet. L'eau est froide, très froide, mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour tenter de surprendre le surgé, espérant ainsi le déstabiliser et le dissuader de poursuivre son enquête !

Arrivé rapidement sur le perron, Lévi regarde dans toutes les directions gêné par les nombreux arbres touffus et denses à cette époque de l'année puis me voyant suspendu nu à la fontaine, il lance complètement abasourdi :

-Mais que fais-tu ici dans cet état ?

-Je me lave .

-Mais diable pourquoi ne pas attendre ce soir au dortoir ?

-J'ai été piqué par un gros insecte et j'ai eu très mal....J'ai peur qu'il soit resté dans mes sous-vêtements..

-Pourquoi venir jusque dans cette cour totalement isolée

-Justement, pour être certain de ne pas être dérangé

-Sacrébleu !... Incroyable...

M. Lévi en avait vu d'autres mais là il faut bien le reconnaître qu'il ne s'attendait pas à pareil spectacle. Quelque peu gêné par celui de ma nudité, maugréant quelques mots inaudibles, il réajuste son porte cigarette doré et allait probablement se retirer sans sévir, lorsque notre Gépéto à califourchon sur l'arête coupante du portail me crie

-Qu'est-ce que tu attends ? Elles sont là les filles ...

Perché où il était et les arbres faisant obstacle, notre ami Gepeto ne pouvait pas voir le surveillant général, aussi s'impatientait-il se demandant ce que je pouvais bien faire à la fontaine...

-Tu viens ! cria-t-il encore plus fort.

M. Lévi qui était presque parvenu en haut de l'escalier l'entendit et s'exclama

-Mais tu n'es pas tout seul !

En se penchant un peu il aperçut Gepeto et notre histoire se termina dans la surveillance générale où nous subîmes un interrogatoire en règle. Nous fumes sévèrement punis (plusieurs heures de colle) mais ce que nous faisions dans la cour à pareille heure resta pour le père Lévi une énigme. Il ne comprenait pas pourquoi Gontrand (le vrai nom de Gepeto) se trouvait en haut du portail et pourquoi je me trouvais nu dans la fontaine ! Il pensait que Gepeto voulait faire le mur tout simplement et moi aussi mais ce qui l'intriguait était mon streap-tease avant de m'évader !...Il n'en était pas au bout de ses peines pauvre Lévi !

C'était la troisième fois dans la même journée que je me faisais remarquer par Lévi.

Nous rentrâmes tous deux sous bonne escorte en étude et M.Ruiz fut prié de surveiller davantage les élèves qu'il autorisait à sortir...

La fin de l'étude sonna à 19h très précises et nous fûmes conduits en rang comme toujours au réfectoire. Ce soir-là nous avons décidé de faire semblant de manger seulement car nous avons prévu de ripailler au dortoir où nous attendaient un buffet froid riche et varié, moult dives bouteilles remplaçant avantageusement le picrate habituel servi dans des bouteilles de champagne obscures et pas mal de friandises que nous avons mis des jours à engranger pour *La Grande Nuit !* .

Arrivés dans le dortoir, chacun se met en pyjama et pendant que quelques uns d'entre nous se chargent de dresser la table dans la ciragerie, quelques autres s'occupent du tourne disques et

très vite une chanson revient en boucle « *Si tu vas à Rio* » que la plupart des potaches chantent à tue tête pendant que le pion, un brave type, sachant que la nuit sera houleuse, préfère après avoir participé un temps aux agapes, se plonger dans la lecture enfermée dans sa piaule vitrée, boules kies dans les oreilles. Avec Louis et deux ou trois autres lascars, nous trouvons amusant d'installer un copain sur un lit que nous poussons joyeusement sur toute la longueur du dortoir jusqu'au mur de la ciragerie où il vient buter fortement. Le choc est tel que l'ami que l'on promène ainsi est obligé de se protéger la tête des deux bras ! Et pour corser un peu plus cette course d'autres chars entrent en piste ! Ces attelages qui se croisent à toute vitesse obligent nos camarades transportés à retirer leurs mains pendantes qui pourraient être écrasées. Au sol très vite apparaissent de longues traces noires sur le carrelage de tomettes rouges hexagonales. Plusieurs lits accusent la fatigue et ne reposant plus que sur trois pieds ! Le quatrième forcément tordu ne touche plus le sol...La musique à fond de caisse nous empêche d'entendre le bruit infernal qui règne dans le dortoir et c'est ainsi que nous eûmes bien du mal à entendre l'un de nous qui se restaurait encore dans la ciragerie, crier au feu !

-Au feu ! Au feu ! Il y a le feu dans le local voisin !

Au fond du dortoir, près de la *ciragerie*, existait un local fermé à clé où étaient entreposés les lits en supplément et pas mal de matelas de crin. Une cigarette abandonnée par mégarde s'était glissée probablement sous la porte et avait déclenché un feu qui se consumait à l'abri de l'air et dont les fumées noires et épaisses commençaient à envahir tout notre dortoir.

C'était la panique, encore que nous gardâmes notre calme et le pion aussitôt averti envoya prévenir le surgé de service. Quelle fut notre surprise de voir arriver dans sa robe de chambre M.Lévi, toujours lui, mais sans son porte cigarette et les cheveux en bataille ! Il avait l'air très paniqué cette fois et nous pria de mettre nos affaires personnelles à l'abri en les plaçant dans la salle des lavabos à l'autre extrémité du dortoir et de jeter par la fenêtre tout ce qui pouvait brûler, en particulier la literie, draps, couvertures, polochons, couvre-lits, notre linge, etc,...

Avec mon ami Louis, nous ne tardons pas à exécuter les ordres du surveillant général, et nous balançons tout ce qui nous tombe sous la main par les fenêtres du deuxième étage ! Et comme si ça ne suffisait pas, sans nous consulter avec Louis, nous prenons les lits vides en fer et les lançons également par les fenêtres. C'est en se pliant dans un grand fracas qu'ils atterrissent dans la cour Lavergne sombre et déserte à cette heure. Nous sommes déjà au 3ème lit lorsque Lévi, nous voyant en porter un quatrième au niveau de la fenêtre, s'écrie

-Arrêtez, pas les lits, ils sont en fer, ils ne risquent pas de brûler !...

La musique que personne a pensé neutraliser vomit toujours avec autant de puissance la chanson endiablée *Si tu vas à Rio*, n'oublie pas de monter là-haut...Nous avons ouvert grandes toutes les fenêtres pour aérer le dortoir. La fumée se dégage toujours autant mais aucune flemme n'est apparue du côté de la ciragerie. C'est à ce moment-là que nous voyons arriver les pompiers ! Ils se précipitent tout d'abord sur les extincteurs rouges accrochés aux murs et qui n'ont pas servi depuis pas mal d'années. A leur grande surprise, ils sont vides et dans la cage qui les maintient solidement fixés au mur les pompiers ont la surprise de découvrir pas mal de cadavres de bouteilles qui y croupissent depuis des lustres !

Avec l'ami Jean-Jacques Cardona, nous souhaitons nous rendre utiles. Le pompier à qui on s'adresse nous dit de descendre dans la rue de la vieille Mosquée et de ramener les dévideurs montés sur roues qui se trouvent au pied des véhicules. En pyjamas et pieds-nus sans aucune autorisation nous nous retrouvons vers deux heures du matin dans la rue de la Vieille Mosquée que seuls quelques rares réverbères illuminent. Les camions de pompiers occupent le centre du boulevard désert à cette heure. Deux pompiers de garde nous remettent le matériel que nous devons tenter de remonter au deuxième étage. Je prends le brancard du petit chariot et JJacques s'applique à pousser derrière. Le goudron de la route chauffé par le soleil de l'après-midi est encore brûlant et colle aux pieds. La voiturette prend de la vitesse et

entraîné par le poids, je suis obligé d'abandonner mon brancard qui va s'écraser contre une belle voiture Versailles bleue garée le long du trottoir. Comme il commence à y avoir du monde aux balcons, nous abandonnons très vite notre mission et remontons sans se presser au dortoir.

La porte de communication avec le dépôt où a pris le feu est défoncée et le crin des matelas abondamment arrosé. Une âcre odeur a envahi les lieux et déjà les pompiers nous quittent emportant leur matériel convaincus que nous y sommes pour quelque chose dans cet incendie ! Au centre du dortoir jonché de débris de toutes sortes, M.Lévi , songeur, me regarde fixement et d'un signe de la main m'invite à le rejoindre.

-Victory, ôte-moi d'un doute ! Tu n'y es pour rien dans cet incendie ?

-Non Monsieur, je vous le jure ! Au contraire, avec Cardona et les copains nous avons tout fait pour mettre à l'abri nos affaires et pour aider les pompiers.

-Rude journée, je n'en peux plus !

Pour la première fois, M.Lévi me fit de la peine.